



AUX INDES

Fêtes à l'occasion de l'investiture du suprême pouvoir de son Altesse Maharaja Syaji-Rao, Gaekwar, Sena Khas Khel Shamsher Bahadoor, Farsond-i-Dowlat-i-Englishia, roi de Baroda, parvenu à sa majorité.

Nous complétons les lettres sur l'Inde en publiant une description d'une fête aux Indes que nous avons demandée à notre infatigable correspondant, M. E. Michel; le récit qu'il en a donné dans une réunion nous avait fait désirer de l'offrir à nos lecteurs.

La vaste péninsule de l'Indoustan est un pays fort curieux, sur lequel on a écrit beaucoup de volumes; mais le sujet n'est pas

épuisé. Tous les ans les explorateurs qui s'avancent dans les régions peu connues de l'Imalaïa nous parlent de mœurs fort singulières; et même dans la plaine, de temps en temps, un procès ou un autre événement nous révèle des usages presque incroyables.

Pour aujourd'hui, puisque vous en avez exprimé le désir, je vous dirai quelques mots sur les fêtes de couronnement du Gaekwar ou roi de Baroda.

J'arrivais à Calcutta de Hong-Kong par

Singapoore et Penang, le 2 décembre dernier 1881. Après une pointe dans l'Himalaïa à Dargeling où les Anglais ont construit un chemin de fer jusqu'à 7,200 pieds dans la montagne, j'ai parcouru le Bengal, l'Oude, le Punjab, visitant les villes si intéressantes de Benarès, Lucknow, Cawpore, Agra, Delhi : puis par le Raïpootana et Gujérat, après avoir visité Jeypore et Ahmedabah, je parcourais le pays des Marathas jusqu'à Poonah et revenais à Bombay.

Là, j'appris que le jeune roi de Baroda, dans le Gujérat, venait d'atteindre sa majorité; que le Gouverneur de Bombay, délégué par le Vice-Roi des Indes, devait présider la cérémonie du couronnement, et qu'à cette occasion il y avait huit jours de fêtes comme on sait les donner dans le pays du soleil. C'était une belle occasion pour voir de près les splendeurs de l'Inde, je me hâtai de faire les démarches nécessaires pour en profiter et il n'était que temps, car la liste des invités pour les Européens atteignait déjà le chiffre de 280 et était close. Un sénateur italien qui venait d'arriver avec une lettre de lord Hartington, ministre des Indes, ne put être invité qu'après en avoir référé par dépêche au Vice-Roi, en ce moment en tournée dans la Birmanie; il me restait peu d'espoir; mais, les princes païens de l'Inde ne sont pas ennemis du clergé; le vicaire apostolique de Bombay écrivit à Madhawa Rao, le grand ministre de Baroda; celui-ci en référa à M. Melwill, l'assistant politique anglais, et une dépêche annonçait bientôt que mon invitation était prête et m'attendait à Baroda. J'arrivai quelques jours en retard, mais je pus assister à ce qu'il y eut de plus intéressant dans les fêtes.

Le premier jour, le samedi 24 décembre, avait été occupé par un Lawn-Tennis, espèce de partie de balle que les Anglais portent partout avec eux ainsi que le jeu de cricket.

Le dimanche 25, jour de Noël, fut un jour de repos. Vous savez combien les Anglais respectent le dimanche, et quelle solennité ils donnent au *Christmas*, fête de Noël.

Le lundi 26, course de chevaux et arrivée de Son Excellence le Gouverneur de Bombay. Pour les Anglais, une fête serait incomplète s'il y manquait les *races* ou courses. Ils aiment ces sortes d'exercices avec passion et y font des paris qui deviennent parfois une occasion de désordres; mais les exercices au grand air comme l'équitation, la natation, les courses à l'aviron, le jeu de balle, sont bien préférables pour la santé à nos parties de cartes ou de billard dans les salles enfumées d'un cercle ou d'un estaminet.

Le mercredi 28, j'arrivai de grand matin, assez à temps, pour assister au Durbar d'investiture.

Dans les jardins du palais royal de Nazar-Bagh on avait dressé une vaste et riche tente

sous laquelle prenaient place un millier d'invités. Au fond, sur une estrade, étaient trois sièges d'argent.

Le Gouverneur de Bombay, Sir James Fergusson, occupait le centre et avait à sa droite le jeune Gaekwar, vêtu de velours noir, couvert de brillants et portant une étoile de diamants sur le devant de son turban; Sir Melwill, l'agent politique anglais, était à sa gauche. Les Européens, aux costumes de toutes les couleurs, occupaient un côté de la tente; dans l'autre, étaient rangés les invités indous, parmi lesquels on voyait plusieurs princes, en riches costumes d'Orient, couverts d'or et de pierreries; la plupart avaient les pieds nus, et des bagues aux doigts des pieds. Derrière le trône, abritées par une légère natte, étaient les dames de la Cour et les dames européennes. Je me figurais être à la Cour de Darius et de Xercès, entourés de leurs satrapes.

Après les paroles de bienvenue, le Gouverneur fait lire la lettre par laquelle le Vice-Roi donne le pouvoir suprême au jeune Maharajah; cette lettre est traduite en guzérati et l'assistance éclate en applaudissements. Le jeune roi prend place sur son trône au-dessous d'un dais; le canon tonne, la musique joue le *God save the Queen*, l'émotion gagne tous les assistants.

Le gouverneur prend ensuite la parole pour féliciter le jeune prince, et après lui avoir rappelé, qu'entouré de gloire et d'honneur, à la fleur de l'âge, il jouit de la fortune et du bonheur domestique, il ajoute : « Tout ceci vous promet une vie heureuse; mais, je veux rappeler à Votre Altesse que la durée et la réalité de ce bonheur dépendra en grande partie de l'idée que vous vous en ferez et de la manière dont vous saurez en user. Le temps est passé où les territoires et les populations étaient regardés par les plus puissants souverains comme les instruments de leur gloire et de leur plaisir personnels. Le trône lui-même de la Reine-Impératrice, nos fonctions à nous, ses serviteurs, les dynasties des princes indigènes existent pour un but plus haut que la satisfaction personnelle. Les responsabilités qui s'attachent au pouvoir, le bien-être ou les souffrances des êtres qui dépendent si grandement de son exercice, sont bien faits pour opprimer le cœur de ceux auxquels sont confiés de tels moyens de bien et de mal. Heureusement il y a des récompenses pour le fidèle accomplissement du devoir (qui est incessant et va grandissant à mesure que la vie s'avance), et qui peuvent consoler dans les défaillances et dans l'accidentelle imperfection des efforts humains. Mais pour gagner ces récompenses il faut toujours avoir présent un but qui est au-dessus de sa propre satisfaction et même de la louange des hommes : le renoncement à ce qui peut porter,

tort aux autres ou diminuer notre propre utilité, principe élevé, règle et guide indispensable pour garantir celui qui est élevé au-dessus de ses semblables contre les dangers qui assiègent les hautes situations. Tels puissent être les mobiles de la conduite de Votre Altesse; puisse être grand votre bonheur, continuel vos succès et il en sera ainsi si vous cherchez le bonheur des autres plutôt que le vôtre propre. En agissant ainsi vous serez aussi aimé que respecté par vos sujets et vous jouirez de la faveur impériale, mais par dessus tout vous serez approuvé et soutenu par ce *Pouvoir plus haut pour lequel seul les rois règnent et les princes décrètent la justice.*»

J'ai voulu citer ces paroles parce qu'elles sont tout le secret de la réussite des Anglais partout où ils s'établissent; un peuple qui sait appliquer et inspirer de tels principes de gouvernement est digne de posséder le monde!

Après la réponse de Gaekwar et quelques autres discours, des domestiques aux costumes élégants défilent en portant sur des plateaux les riches cadeaux offerts par le vice-roi et par le gouvernement anglais au Maharaja, aux membres de sa famille et autres princes; ce sont des diamants, des vêtements d'or et d'argent et les plus fines broderies du Cachemire.

Puis le gouverneur rend visite aux dames, il félicite Tarabai, la jeune épouse du prince, et surtout Jumabai sa mère adoptive, qu'entouraient des dames de Cour drapées dans de riches costumes; des brillants, des perles, des pierres fines ornaient leur cou, leurs bras, leurs pieds, leur nez et leurs oreilles. Ensuite le gouverneur revint à sa place, et posa le traditionnel collier de fleurs sur le cou du prince et des ministres. Des colliers semblables sont posés au cou de tous les assistants; les chrisotèmes sont entremêlés de fils d'or et d'argent et parfumés à l'eau de rose. On passe aussi à chacun la feuille indispensable de bétel recouverte d'une enveloppe d'or, puis le défilé commence. Les landaus circulent entre les haies des cavaliers et des sepoys qui retiennent la foule enthousiaste. Traversant ainsi la ville et passant sous de beaux et nombreux arcs de triomphe, le cortège arrive au camp.

Ce camp ressemble à une petite ville; une longue et large rue est bordée de grandes tentes échelonnées sur quatre rangs. La chaleur atteint 40 à 45 degrés dans le jour, mais la tente est enfermée elle-même dans une seconde tente, un couloir d'un mètre et demi entre les deux diminue l'effet des rayons du soleil; l'intérieur est garni d'un mobilier confortable, on trouve lit, toilette, sofa, cabinet et bain. Des landaus et des chevaux sont à la disposition des invités. Les repas sont ser-

vis dans un Bungalaw à proximité du camp; la table est bien fournie; les vins de Bordeaux, de Champagne, du Rhin sont versés selon le désir de chacun.

Dans l'après-midi le gouverneur a tenu *Levée* ou réception dans sa tente; les nombreux invités européens et indigènes ont défilé et se sont inclinés devant lui à mesure qu'on proclamait leurs noms.

Le soir une table de 280 couverts réunissait les invités européens au palais de Moti-Bagh à quelques milles dans la campagne. La route était illuminée partie à l'électricité, partie aux gobelets, et une foule immense faisait haie sur tout le parcours.

Les Indous qui ne sont pas habitués à la nourriture européenne et qui à cause de la croyance à la métempsycose ne mangent pas de viande, ne se trouvaient pas à cette table; ils ont diné le lendemain avec le prince à la manière indienne.

Après le repas, des toasts nombreux ont été portés au gouverneur, à l'impératrice des Indes, au Gaekwar, à ses ministres et à l'agent politique anglais M. Melwill. A cette occasion, celui-ci fait ressortir, en quelques mots bien sentis, les changements opérés dans l'Etat de Baroda durant les cinq ans qu'il venait d'y passer. Les finances épuisées par les précédentes administrations avaient été restaurées, et les contributions diminuées; la justice était assurée, et la propriété garantie; le mérite principal en revenait à Madawa Rao, ministre habile qui avait montré jusqu'à quel point peuvent s'élever la capacité et l'intelligence des indigènes.

A 10 heures on quittait le palais de Moti-Bagh pour venir au parc voir un beau feu d'artifice; vers minuit on rentrait au camp.

Le jeudi 29, à 4 heures du matin, tout le camp est en mouvement, on se dispose au départ pour le palais de Makarpura à huit milles vers le Nord. On arrive là de grand matin, et après s'être un peu restauré, on monte sur des chevaux, des chameaux ou des chars traînés par des bœufs magnifiques. On court ainsi à travers champs, on saute les haies, on galope dans les carrés de coton; les superbes chevaux anglais et australiens doivent la route et ne connaissent aucun obstacle. Il s'agit de la Cheetah-Hunt, chasse du guépard (*Guepardus-jubatus!*) cinq de ces animaux sont portés sur des chars; ils sont à jeun depuis deux jours et ont les yeux bandés. Bientôt nous nous trouvons au milieu de troupeaux de cerfs et de gazelles. On ôte le bandeau au guépard. Soudain il saute à terre s'horizonte, et court sus aux gazelles, qui se sauvent de toute la vitesse de leurs jambes. Le guépard ne poursuit que le mâle, l'atteint et le terrasse en posant la patte sur lui, la victime tourne alors sa tête vers l'agresseur et

sans se défendre présente le cou. Le guépard y enfonce ses dents et suce le sang de sa victime. Le gardien arrive, pose habilement le bandeau sur les yeux du chasseur, fait couler dans un bol le sang de la gazelle, et met dans ce bol le museau du fauve qui se laisse ainsi ramener au char.

Depuis longtemps on s'est servi du guépard pour la chasse; et, suivant les Turcs et les Persans, c'est un de leurs premiers rois qui sut dresser cet animal à cet usage; mais les Arabes Basis dans le dixième siècle, Avicenne au commencement du onzième, et Eldemiri, dans le quatorzième, en ont parlé les premiers. Selon Eldemiri, Chaleb, fils de Walid, eut l'idée de le substituer, pour cet usage, au lion et au tigre qu'on y employait dans les Indes depuis la plus haute antiquité, si l'on s'en rapporte à Elien.

Dans le Mogol, cette chasse est pour les riches un plaisir si vif, qu'un guépard bien dressé et qui a la réputation de manquer rarement sa proie, se vend des sommes exorbitantes. En Perse, cette chasse se fait à peu près de la même manière, à cette différence près que le chasseur, qui porte le guépard en croupe, se place au passage du gibier que des hommes et des chiens vont relancer dans les bois. L'empereur Léopold I^{er} avait deux guépards aussi privés que des chiens. Quand il allait à la chasse, un de ces animaux sautait sur la croupe de son cheval, et l'autre derrière un de ses courtisans. Aussitôt qu'une pièce de gibier paraissait, les deux guépards s'élançaient, la surprenaient, l'étranglaient, et revenaient tranquillement, sans être rappelés, reprendre leur place sur le cheval de l'empereur et sur celui de son courtisan.

Comme on le voit par ces faits, il s'en faut de beaucoup que le guépard ait le caractère perfide et féroce de la plupart des grands chats, avec lesquels les naturalistes l'ont classé. Quoique habitant des forêts et vivant de proie, il est peu farouche et s'apprivoise fort aisément. Alors, il s'attache à son maître, répond à sa voix, le suit, le caresse, se laisse dresser et montre autant d'intelligence que de douceur. Un de ces animaux qui vivait, il y a quelques années, à la ménagerie de Paris, venait du Sénégal. Il était si familier qu'on l'avait placé dans un parc, où il vivait librement, et dont jamais il n'a cherché à sortir. Il obéissait au commandement du gardien et il aimait surtout les chiens, avec lesquels il jouait toute la journée, sans jamais chercher à leur faire aucun mal. Un jour, il reconnut, parmi les curieux un petit nègre qui avait fait la traversée du Sénégal sur le même vaisseau que lui, et il lui fit autant de caresses qu'un chien en ferait à son maître qu'il retrouverait après une longue absence.

Après quelques heures de course à travers

champs on revient à Makarpura où un bon déjeuner restaure les forces épuisées. Puis on retourne au camp.

Dans l'après-midi grand Durbar à la tente du gouverneur. Vers deux heures un immense éléphant peint en jaune, rouge, violet, porte sur des sièges d'or quelques officiers anglais qui vont au devant du Gaekwar. Peu après on voit déboucher la procession qui le précède; ce sont des régiments de cavaliers et de fantassins de Baroda, des musiciens de toute sorte soufflant dans leurs longues trompettes, ou frappant sur deux tambours d'argent, recouverts de soie, portés sur les deux côtés de leur cheval. Puis des troupes de soldats armés de lances et dansant à chaque pause un ballet sauvage; puis, après, une douzaine d'éléphants peints et portant des gens peints comme eux; ensuite deux gros canons d'or massif sur char d'argent et deux autres d'argent sur monture d'or. Enfin le Gaekwar sur un énorme éléphant et sur un siège d'or massif; derrière lui ses ministres également sur des sièges d'or (1). Arrivé à la tente du gouverneur l'éléphant plie ses genoux et le prince descend au moyen d'une échelle d'argent. Le convoi s'installe sous la tente autour de Sir Ferguson, des discours sont échangés, puis les assistants sont couronnés de fleurs et fournis de bétel, après quoi la procession se réorganise pour le retour.

Le soir, les invités se rendaient au palais Nazar-Bagh pour un bal costumé. Les Indous n'y étaient point, ils ne pratiquent pas cette manière de se divertir; je n'ai vu au bal que trois dames parsées d'un type juif; et une autre parsée qui avait épousé un professeur anglais. Le bal costumé est bien connu de nous tous, il ne m'apprit rien de nouveau. Les dégagements étaient riches et originaux, l'entrain grand, on dansa jusqu'au matin.

Le vendredi 30 décembre, dans la matinée, on visita l'Exposition: elle occupait un vaste Bungalaw aux environs de la ville, et réunissait plus de 5,000 objets exclusivement de fabrication des Etats de Baroda. Les tissus étaient nombreux et variés, les travaux de bijouterie et de sculpture sur bois étaient remarquables. On voyait les voitures de la Cour ornées d'or massif, et les chevaux du prince harnachés avec le luxe traditionnel de l'Orient et portant à la jambe droite un gros anneau d'or. Plus loin, on voyait des chars de bambou trainés par de grands taureaux couverts de draperies d'or et d'argent.

L'après-midi fut occupé par une série de fêtes populaires dans le vaste parc. Jongleurs,

(1) Le plus bel éléphant de Baroda est mort l'an dernier; la Cour porta son deuil pendant un an; on le disait âgé de 600 ans, il y a de l'exagération, mais c'était le plus vieux et le plus gros des Indes.



FÊTES AUX INDES

charmeurs de serpents, acrobates, musiques, théâtres de toute sorte, danses diverses ; la foule se pressait autour de chacun de ces spectacles. Vers le centre, échelonnés sur les hauts talus d'un canal, on voyait des centaines de mille de spectateurs aux turbans de toutes les couleurs, attendant le moment de voir passer un danseur sur une corde élevée, pendant qu'à la cime des perches, hautes de dix mètres, des acrobates prenaient toutes sortes de postures, et faisaient toute espèce de cabrioles. Les éléphants, même celui du Prince, étaient là, mais cette fois, ils étaient à la disposition des spectateurs et du peuple.

On quitta le parc pour se rendre à un Nauth dans un palais du Roi. On avait fait venir de loin les deux danseuses qui avaient dansé devant le prince de Galles ; elles semblaient sœurs et avaient de beaux traits ; leurs vêtements étaient riches, mais mal accoutrés ; leur danse me parut monotone, la musique, accompagnée de chant, était peu harmonieuse ; pourtant elles eurent un beau moment lorsqu'avec des baguettes elles feignirent une espèce de duel et terminèrent leurs danses par une sorte de tarentelle.

Le samedi 31, pour finir comme on avait commencé, la matinée fut occupée par des courses de chevaux ; mais, l'après-midi, un spectacle nouveau nous était réservé. Dans une vaste arène, dont les murs et les remparts regorgeaient de spectateurs, on nous fit assister d'abord à la manœuvre de quelques perroquets qui, avec leur bec, tournent des bâtons et font des moulinets et cabrioles. On se préparait à des exercices analogues avec plusieurs sortes d'oiseaux, et même avec des cerfs et des moutons, lorsque, sur un signe parti de la loge royale, tout ce petit monde fut renvoyé, et deux grands éléphants s'avancèrent. Ils étaient peints de mille couleurs, et avaient bu le rhum jusqu'à l'ivresse. Pour les lâcher sans danger, on les accule à des niches sous lesquelles des hommes postés délient les chaînes qui retenaient leurs jambes de derrière, et les laissent en liberté ; les éléphants se ruent alors l'un contre l'autre et se poussent avec la tête sans pouvoir se renverser ; puis, fatigués de cet exercice, ils s'en prennent aux hommes qui les excitent et les forcent à se sauver dans les cases. Au bout de quelques temps, on leur remet les chaînes et ils sont remplacés par deux gros rhinocéros. Ces animaux s'avancent levant en l'air leur museau ; ils se rencontrent et, approchant leurs cornes l'une contre l'autre, les enfoncent dans la poussière pour chercher à faire levier sur l'adversaire. Ils s'attaquent à diverses reprises, mais sans qu'aucun soit vainqueur ni vaincu. Ils sont remplacés par deux buffles sauvages. Ceux-ci courent furieux, renversant les obstacles, et s'attaquent à coups de

corne ; tête contre tête, ils se secouent fortement et s'enfoncent les cornes dans le cou, faisant couler le sang ; alors on les sépare en les tirant par une corde passée à un pied de derrière ; mais leur fureur est si grande qu'il faut une trentaine d'hommes pour tirer cette corde. On peut, par tous ces faits, constater combien l'Indou est moins cruel pour les bêtes que l'Européen. Dans les cirques d'Espagne le taureau est tourmenté jusqu'à ce que mort s'en suive. Après quelques autres combats de même nature, les spectateurs se rendent au palais de Nazar-Bagh pour visiter les bijoux de la couronne ; ils sont renfermés dans plusieurs vitrines, et on les estime à 2 ou 3 millions de livres sterling.

Les jours de fêtes étaient finis. Le soir du 31 décembre, des trains spéciaux emmenaient les invités dans toutes les directions.

Parlons maintenant du héros de la fête ; c'est un petit berger qui, il y a sept ans, gardait les troupeaux dans un village des environs de Poonah. Le Gaekwar, son prédécesseur, était un mauvais prince ; celui qui régnait avant lui ne valait guère mieux et l'Etat de Baroda était tombé dans un grand désordre ; il n'y avait plus de justice, plus de sécurité ; les impôts étaient donnés à des favorites et même à des enfants qui les affermaient à des gens rapaces et sans conscience. Le dernier Gaekwar pour se défaire de quelques-uns de ses sujets riches qu'il voulait dépouiller, les avait mis en prison et ne les nourrissait qu'avec du curry et des boissons fortes, il les faisait mourir de maladies inflammatoires : même il avait tenté d'empoisonner le résident anglais. Après une procédure régulière, convaincu de mauvais traitements, il fut déposé et exilé à Madras. Le gouvernement anglais pouvait annexer ce territoire, mais les Guzerati étant un peuple jaloux de son indépendance, on jugea plus convenable de mettre à sa tête un prince indigène, à qui on laisse les apparences de la royauté, mais, en réalité, la vraie administration du pays est entre les mains des Anglais. On demanda à Jumnaï, la veuve de l'avant-dernier Gaekwar (ce dernier n'était pas marié), de choisir parmi ses parents un enfant intelligent qu'elle pût adopter, et qui continuerait la dynastie ; elle choisit le jeune Syaji, alors âgé de 12 ans, et le rappela de son village à la Cour ; là, il fut instruit et élevé en vue de la haute situation qu'il devait occuper ; il eut plusieurs maîtres anglais qui, sur les conseils de M. Melwill, soignèrent d'abord spécialement son éducation physique et morale ; sans ces deux-là, disait M. Melwill, l'éducation intellectuelle, qui a aussi sa grande importance, ne servirait de rien. Le jeune Syaji a pu ainsi grandir loin de toutes les corruptions habituelles aux cours orientales ; l'an dernier, il a été marié à une

princesse de 17 ans, et son règne promet bonheur et prospérité (1). Elevé à bonne école, il n'est point athée et ne craint pas d'invoquer l'appui du Très-Haut. La proclamation, par laquelle il annonce à son peuple sa prise de possession du pouvoir suprême, se termine par ces paroles : « Nous invoquons les bénédictions du Tout-Puissant sur la carrière que nous avons commencée aujourd'hui. » Cette histoire du jeune Syaji nous remet en mémoire celle de David. Il n'y a décidément pas grand'chose de nouveau sous le soleil.

Un mot à présent sur le rôle des Anglais dans l'Inde.

L'Indoustan compte 252 millions de population. Sur ce chiffre, 186 millions sont sous le gouvernement direct des Anglais; 66 millions dépendent encore de 150 petits rois et de 300 feudataires divers, tous plus ou moins tributaires. L'Angleterre a fait avec chacun d'eux un traité différent, selon les circonstances; quelques-uns seulement ont droit de vie et de mort, quelques-uns aussi frappent monnaie, etc., mais tous ont à côté d'eux un assistant anglais qui est le véritable gouvernant. Ce système est merveilleusement pratique; les peuples, jaloux de leur indépendance, sont contents de conserver leur roi indigène, et l'Angleterre, en prélevant un tribut, concentre toute la force du pays dans la main du Gouverneur. En même temps, comme malgré tous les efforts, il y a toujours plus d'abus dans les gouvernements indigènes que dans les provinces soumises aux Anglais, la comparaison est en faveur de ces derniers et les populations finissent par rechercher plutôt le gouvernement de l'étranger que celui des princes indigènes. Ce n'est pas nous qui envierons le succès des Anglais dans les Indes; partout où ce peuple étend ses conquêtes, tous ses efforts tendent à introduire et à faire régner la civilisation chrétienne, et les qualités dont il est doué, la patience, le calme, la fermeté et la persévérance lui procurent ordinairement d'éclatants succès.

(1) Nous ne connaissons pas ce que la jeune épouse de Syaji a reçu en dot, mais nous savons que le Maharaja de Jeypore, qui, quelques jours avant notre passage dans cette ville, avait épousé sa quatrième femme, la fille du roi Saheb, avait reçu de son beau-père, une dot pour sa fille, estimée à 200,000 francs. Elle consistait en 3 éléphants, 21 chevaux, 12 buffles, 25 vaches, 2 *rath* ou voitures de cour, 23 shigrams, 1 madol, 1 palanquin et 2 lits d'or et d'argent.

Les habitudes les plus sauvages ont disparu ou vont en disparaissant chaque jour. On ne brûle plus les veuves sur le bûcher des maris défunts, et l'infanticide fait moins de ravages. La condition de la veuve, si triste, puisqu'elle ne peut se remarier, même si son mari est mort dans le plus jeune âge, tend à s'améliorer. Il y a, à l'heure actuelle, un grand mouvement dans l'opinion publique pour donner à la veuve sa liberté complète.

Les Anglais savent bien que tôt ou tard les Indous, civilisés par eux, voudront vivre de leur vie propre et renverront l'étranger. Ils s'y attendent. Ayant civilisé un grand empire, il est probable que la Providence leur donnera du travail ailleurs. Quand les Anglais perdirent l'Amérique du Nord, ils tournèrent leur activité vers l'Océanie, les Indes et l'Afrique; le jour où ils perdront les Indes, ils se tourneront vers la Chine ou vers l'Afrique centrale.

Quand nous comparons la situation des colonies anglaises avec celles des autres nations, et spécialement avec les nôtres, la comparaison n'est pas à notre avantage; mais, si nous avons le courage de voir et de reconnaître nos fautes, et surtout d'imiter le bien que nous trouvons chez nos voisins, nous pourrions bientôt les rattraper dans la voie du progrès et de la puissance, car nous avons connu des temps meilleurs; jadis, nous avons disputé aux Anglais l'empire de la mer. Dans ce temps nous n'étions pas en révolution et on croyait à Dieu; les familles étaient nombreuses et la France avait assez d'enfants pour en envoyer au loin; aujourd'hui, nous enregistrons chaque année presque autant de décès que de naissances; nous ne savons plus obéir, plus nous dévouer. La maladie est bien connue, le remède aussi, les principes chrétiens ont seuls assez de force pour redonner la vie aux organismes usés des vieilles civilisations.

Nous voudrions que des Français intelligents et de bonne foi (grâce à Dieu, il y en a encore), se rendissent chez les autres peuples, pour y étudier sans parti pris les phénomènes de leur expansion et comparer ce qui se passe chez nos voisins à ce qui se passe chez nous.

Ernest MICHEL,

Docteur en droit.